

**L'ECHO**

Date: 07-06-2025

Page: 42-43

Periodicity: Daily

Journalist: Nicolas Keszei

Circulation: 9518

Audience: 115096

Size: 1 734 cm²

**PATRIMOINE** Construite en Chine en 1904, une maquette du Pavillon chinois de Laeken

– qui aurait dû être présentée à Léopold II – a disparu avant d'être retrouvée en mille morceaux au milieu des années 90. Diane Hennebert, qui porte le projet de rénovation du Pavillon, a décidé de redonner vie à cet ouvrage à nul autre pareil.

Sur les traces de la mystérieuse maquette du Pavillon chinois

NICOLAS KESZEI**L'**

histoire qui suit est étonnante. Ou comment quelques morceaux de bois sculptés dans un orphelinat chinois au début du vingtième siècle avant d'être abandonnés – puis retrouvés – dans une écurie fichée à une encablure du Palais royal de Laeken vont pousser une baronne férue de patrimoine à monter une (fameuse) équipe de maquetistes avec pour mission de reconstruire une maquette du Pavillon chinois, le tout sous la bénédiction de la Fondation Roi Baudouin.

Diane Hennebert aux manettes

Diane Hennebert semble avoir eu mille vies. Cette agrégée en philosophie a été, dans l'ordre, directrice artistique du Botanique, directrice du Centre Wallonie-Bruxelles à Paris avant de revenir à Bruxelles pour prendre la tête de la Fondation pour l'Architecture. Au début des années 2000, elle jette son dévolu sur l'Atomium, dont elle chapeaute la rénovation. Une fois son travail achevé, Diane Hennebert a pris en charge la réhabilitation de la Villa Empain pour le compte de la Fondation Boghossian. En parallèle, elle crée «Out of the box», une école à pédagogie créative destinée à rattraper et remettre sur les rails des élèves en décrochage scolaire. Enfin, comme si tout cela ne suffisait pas, elle s'est mise en tête de redonner son lustre au Pavillon chinois, propriété de la Donation royale.

Pour y arriver, elle a monté une ASBL – sous le haut patronage de la reine Mathilde – et s'est mise en quête de récolter des fonds par le biais d'un Partenariat public-privé (PPP). Avis aux amateurs de patrimoine, un chèque de six millions d'euros fera l'affaire. Quand elle commencera, la rénovation du Pavillon se fera – entre autres – grâce au savoir-faire d'artisans chinois.

Tout ceci semble nous éloigner de «notre» maquette, mais il est souvent utile de connaître la destination finale avant de s'autoriser un écart sur les chemins de traverse. Autant vous

avertir, dans le cas qui nous occupe, le grand écart sera vertigineux!

Un peu d'histoire de Belgique et de son patrimoine avant de plonger sur les traces de la maquette ne fera de mal à personne. En 1900, en goguette à l'exposition universelle de Paris, le roi Léopold II tombe en pâmoison devant «le Tour du monde», une attraction réalisée par l'architecte français Alexandre Marcel. Le roi des Belges est particulièrement impressionné par une tour japonaise et un porche d'entrée qui fait partie du même bâtiment. Séduit, il commande un projet assez similaire à l'architecte français. Ce dernier imagine alors un complexe composé d'une tour japonaise, d'un pavillon chinois, d'un kiosque et d'une dépendance.

Pour présenter le projet du pavillon chinois à Léopold II, une maquette taille 1/10 (3 mètres sur 1,80 mètre) a été réalisée par des étudiants de l'école de Tushanwan, à Shanghai, un orphelinat dirigé par des moines chargés d'éveiller leurs pensionnaires à toute forme d'artisanat, dont la sculpture sur bois. Pour la petite histoire, Tchang (l'ami de papier de Tintin et ami de chair et d'os d'Hergé dans la vie) est passé par cette école. D'après des recherches menées récemment, cette maquette aurait été construite en 1904 et, avant le milieu des années nonante, personne n'en entendrait parler ni ne la verrait.

Au début des années nonante, lors de la deuxième campagne de restauration du Pavillon chinois, Chantal Kozyreff, alors conservatrice en charge de la section Moyen-Orient des Musées royaux d'art et d'histoire, se rend dans le fenil des écuries, situées derrière le Pavillon chinois. C'est là qu'elle a l'attention attirée par des dizaines de morceaux de bois sculptés qu'elle décide de ramasser et de faire entreposer dans les caves du Pavillon.

La conservatrice, qui connaît son affaire, se souvient d'avoir vu une photo d'une maquette du Pavillon chinois dans les archives de l'architecte Alexandre Marcel, et les morceaux de bois qu'elle a collectés lui font penser au



toit de cette maquette. Rangés dans la cave du Pavillon, les bouts de bois sculptés se font à nouveau oublier pendant une dizaine d'années.

À la redécouverte de la maquette

En 2013, alors que la stabilité du Pavillon est menacée, des équipes des Musées royaux d'art et d'histoire se chargent d'emporter tout le mobilier trouvé sur place. Les bois sculptés font partie du voyage et prennent la route du Cinquantenaire, où ils seront d'abord victimes d'un problème d'humidité.

Une équipe d'étudiants de La Cambre est alors appelée à la rescousse pour tout nettoyer et tout sécher, avant de placer l'ensemble «sous cloche», bien au sec. Des bénévoles sont alors contactés par le Musée afin de tenter de remonter la maquette, mais personne n'y arrivera jamais. L'art enseigné par des moines à des orphelins chinois ne semble pas donné à tout le monde.

Quand elle décide de se lancer dans la restauration du Pavillon chinois, Diane Hennebert entend parler de cette histoire de «maquette fantôme». Ni une, ni deux, elle envoie un éCLAIREUR aux Musées royaux d'art et d'histoire afin de tirer cette histoire au clair. Et effectivement, des centaines de pièces

sculptées, éparpillées façon puzzle, sont là et attendent de reprendre vie.

Il n'en faut pas plus à Diane Hennebert pour monter une équipe de «pros» chargés de reconstruire la maquette qui, une fois finie, servira d'outil de communication en vue de lever les fonds pour la restauration du «vrai» Pavillon chinois qui, entre-temps, a changé de nom et s'appelle désormais le Palais chinois et des Pays des Routes de la Soie.

Dans la vie, souvent, tout n'est que question de réseau. Et le moins que l'on puisse dire est que celui de la baronne est aussi étendu qu'hétéroclite. Dans le cadre de la rénovation de la Villa Empain, Diane Hennebert avait croisé la route de Thibaut De Coster, un scénographe qui partage sa passion des miniatures.

Quand ce dernier est informé de l'existence d'une maquette impossible à remonter, il n'hésite pas longtemps. Dans l'aventure, il embarque son associé Charly Kleinermann. Ensemble, les deux hommes ont conçu plus d'une centaine de productions et ont construit les décors les plus fous. Le défi de remonter une maquette ne leur fait pas peur. Au contraire.

Pour que l'équipe soit complète, il faut prendre la route de la mer du Nord. Quelques années plus tôt, Diane Hennebert et Thibaut De Coster ont fait la connaissance de Sofie Gonissen, considérée comme une des meilleures maquettistes-miniaturistes d'Europe. Cette dernière a, durant toute sa vie, dirigé une maison d'accueil pour des enfants placés par le juge. Une fois retraitée, elle a construit une maison miniature afin de décorer la vitrine du magasin de jouets de sa fille situé à Nieupoort. De fil en aiguille, de petites briques en mini-tuiles, Sofie est tombée dans l'univers du miniature au point d'ouvrir un atelier-magasin

et de se tailler une réputation bien au-delà des frontières de notre pays.

Lorsque Diane et Thibaut se rendent chez Sofie pour tenter de l'embrigader dans ce projet, la miniaturiste, âgée de près de 90 ans, vient de prendre sa deuxième retraite et a fermé sa boutique «Small World» depuis quelques mois. «Quand Diane et Thibaut sont venus me voir, j'ai demandé un peu de réflexion. Le lendemain matin, je les ai appelés pour leur dire que j'acceptais leur proposition», nous raconte-t-elle en tentant de fixer une porte sur la maquette du Pavillon chinois.

Une seule photo... floue

Pour ce chantier à nul autre pareil, Diane Hennebert a convaincu la Fondation Roi Baudouin de financer l'aventure par le biais du Fonds Jonckheere, qui participe au projet à hauteur de 20.000 euros, et a réussi à faire «loger» l'équipe dans une aile des Musées royaux d'art et d'histoire. Quand la fine équipe arrive sur place à la fin du mois de novembre 2024, elle se retrouve face à des centaines de pièces de bois sans le moindre plan ou le début d'une idée quant à la façon de reconstruire l'ensemble. Cerise sur le gâteau, il n'existe qu'une seule photo – floue – de la maquette.

«Quand nous avons commencé, nous nous sommes retrouvés face à des morceaux de bois sur une étagère. Entre 1904 et le début des années nonante, personne n'a entendu parler de cette maquette et on ne sait rien de sa vie», explique Thibaut De Coster après nous avoir guidé jusqu'à la maquette en question. Vêtue d'un tablier blanc, Sofie, absorbée par son travail, semble ne pas nous entendre.

En quête d'un plan ou de toute autre chose susceptible de les aider, les maquettistes se

rendent à l'Institut royal du patrimoine artistique (Irpa), qui dispose d'un plan du Pavillon chinois, mais sous sa forme actuelle, qui diffère de ce que la photo floue de la maquette donne à voir.

«Entre la maquette et le pavillon tel qu'il existe aujourd'hui, il y a eu beaucoup de changements», précise Thibaut De Coster. De son côté, Diane Hennebert avait entendu parler d'une sorte de carnet lié à l'école de Tushanwan, mais sans savoir de quoi il s'agissait exactement. Suivant une intuition, elle contacte alors le consul de Belgique à Shanghai, Bruno Jans, qui s'est proposé de se rendre sur place, à l'école devenue musée.

C'est comme ça que le consul est tombé sur «le carnet de Shanghai», une véritable mine d'or, un ouvrage réalisé entre 1904 et 1909 par le frère Aloysius Beck, en charge des ateliers de l'orphelinat. Ce carnet, réalisé pour le roi Léopold II, ne lui a jamais été remis, mais sur sa page 4 apparaît une photo nette de la maquette avec, en dessous de celle-ci, l'inscription «maquette en bois au 1/10». Il n'en fallait pas plus aux maquettistes pour démarrer le délicat travail de reconstruction.

Impression 3D

«À ce moment-là, nous commençons à trier les morceaux de bois, ce qui nous prend plus ou moins une semaine. Vu la taille de la maquette, il est vite clair que nous n'avons pas assez d'éléments. Diane et moi pensons que l'impression en 3D pourrait nous aider à



reconstituer des pièces», explique Thibaut De Coster. La photo nette sera vectorisée afin de permettre à l'équipe de distinguer les éléments et d'imprimer les pièces manquantes dans un filament de bois, une texture qui peut être peinte, vissée ou collée.

En l'absence de plan, les maquettistes sont confrontés à une série de questions dont ils n'ont pas les réponses. Faut-il faire la distinction entre les parties anciennes et les pièces refaites? Faut-il teindre le bois? Comment est construite la charpente sous le toit? Et mille autres interrogations qui seront tranchées au fur et à mesure par un comité d'accompagnement composé des maquettistes, d'historiens de l'art, de restaurateurs et de Nathalie Vandeperre, la conservatrice de la section Extrême-Orient des Musées royaux d'art et d'histoire.

Nicolas Godelet, un architecte ayant travaillé en Chine et connaissant bien le travail des charpentiers chinois, est venu prodiguer des conseils aux maquettistes afin de les aider à comprendre l'agencement très complexe des pièces entre elles. Thomas Coomans, un professeur d'architecture à la KUL spécialisé dans les transferts architecturaux entre

l'Europe et la Chine, est également venu au chevet de la maquette. «Il devait venir trente minutes, il est resté trois heures. Il nous a appris beaucoup de choses sur le Pavillon chinois», résume Thibaut De Coster.

Depuis la fin du mois de novembre, les maquettistes travaillent entre trois et quatre jours par semaine; ils espèrent aboutir pour l'été. En regardant Sofie courbée sur la maquette, Thibaut De Coster ne peut s'empêcher de faire le parallèle entre son ancien métier de directrice d'une maison pour enfants du juge et l'orphelinat de Tushanwan. Et pour être certain que la boucle soit tout à fait bouclée, un ancien pensionnaire de la maison d'enfants du juge de Sofie – devenu ingénieur – part en Chine ouvrir un magasin de maquettes sous le nom de Small World, l'ASBL de Sofie.

La maquette sera présentée dès cet automne aux Musées royaux d'art et d'histoire, entourée d'une sélection de meubles et objets provenant du Palais chinois. Une fois que l'annexe du Palais chinois sera remise en état, normalement avant la fin de l'année 2026, la maquette y sera installée.

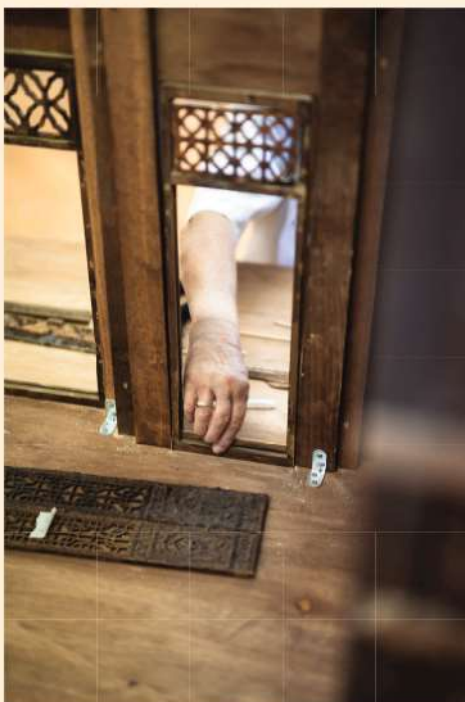
Pour présenter le projet du Pavillon chinois à Léopold II, une maquette taille 1/10 (3 mètres sur 1,80 mètre) a été réalisée par des étudiants de l'école de Tushanwan, à Shanghaï, un orphelinat dirigé par des moines.

Lorsque Diane Hennebert et Thibaut De Coster se rendent chez Sofie pour tenter de l'embrigader dans ce projet, la miniaturiste, âgée de près de 90 ans, vient de prendre sa deuxième retraite et a fermé sa boutique «Small World» depuis quelques mois...



Sofie Gonissen, une des meilleures maquettistes-miniaturistes d'Europe, au chevet de la maquette du Pavillon chinois en train de reprendre vie. © ANTONIN WEBER / HANS LUCAS





Deux détails de la maquette en train d'être reconstruite. © ANTONIN WEBER / HANS LUCAS